



# Ceux de la rivière



À l'aube, alors que le monde semble encore endormi, ils sont là. Ils veillent. Les yeux embués par le manque de sommeil, le corps ankylosé des rêves venus durant la nuit, ils veillent sur elle qui jamais ne dort. Celle qu'on a cloisonnée, canalisée, enterrée. Celle qui a souffert de notre volonté.

FANNY BRIAND

On pourrait croire que le silence règne, que chaque particule d'air ou de matière s'est figée à la tombée de la nuit, dans cet entracte au milieu de la vie. Comme cryogénisée en attendant l'éternel recommencement. Mais il n'en est rien. En ces instants fugaces, suspendus en un équilibre fragile sur le fil du temps qui déroule l'histoire des hommes, la vie est là, tapie en chaque recoin. En ce moment qui ne sait pas tout à fait comment être ; basculer du côté du jour ou se calfeutrer dans l'obscurité, elle se manifeste, à qui sait tendre l'oreille. Car il ne s'agit pas encore de voir ; les contours sont flous, indéfinis. Les formes toujours difformes sous une lueur indécise qui rechigne à offrir le monde aux regards. L'aurore n'a pas encore agi ; on perçoit plus qu'on ne voit, on avance à tâtons. Ceux qui ne savent pas écouter n'entendront rien.

Eux savent. Ils savent écouter le terrain qu'ils connaissent bien. Ils marchent, ils progressent, alors ils entendent. Ils entendent le son particulier de leur pas résonner sur le sol, ils se repèrent. Car ce sol ne résonne pas comme les tapis de béton qui se répandent en ville, ces tapis qui ne disent plus rien, qui ont cessé de raconter leurs histoires ne sachant plus que renvoyer leur propre image stérile. Ici, le tapis est épais et il parle. Il parle d'éco-

système, de cycle, d'érosion, de géologie, de sécheresse et d'orages fulgurants. La couche meuble d'humus adoucit la lourdeur des pas. Les racines saillantes dans la pente échauffent les épaules chargées et les corps fatigués.

Écouter permet de comprendre. Les sons qui se sont répandus dans les airs renseignent ; des craquelures, des brisures, des froissements, des frémissements, quelques cris. Des brindilles, des branches cassées, celles qui éraflent parfois les peaux, des feuilles mortes, des morceaux d'écorce, des pierres, de la boue, du sable. Ils entendent la brise nocturne annonçant l'aube disparaître dans la canopée, le feuillage épais et rigide du tremble chuchoter en se balançant, le bruissement doux des fines feuilles allongées du saule blanc. Et déjà, presque soudainement, à la même heure qu'hier, à la même heure que demain, s'élève le chant des oiseaux. Il donne le *la* de la nouvelle journée à venir, de la ritournelle sur laquelle se compose la vie. Un renard s'enfuit. Ils le reverront plus tard, étendu sur la grève, paisible. Un papillon de nuit cherche une nuitée pour la journée.

Le son de leurs pas devient plus consistant, plus franc, métallique, le gravier crisse. Ils savent qu'ils approchent, qu'ils seront bientôt là où ils voudraient être. Dans peu de temps, le soleil réchauffera la terre et réanimera les corps. À présent, ils l'entendent clairement, la rivière. L'eau s'écoule en un clapotis régulier. Elle se faufile entre les blocs qu'elle a



#### PHOTOGRAPHIES CÉCILE MONNIER

lentement polis, épouse la forme des galets, s'étend de tout son large dans l'espace qu'elle s'est réservée. Elle se moque souvent de la direction qu'on a voulu lui donner. Plus loin, elle lèche les falaises de molasse. En face, elle grignote, indifférente, la berge qui s'effondre; elle l'avale par morces, dessinant chaque jour un nouveau paysage. Sur un côté de son lit, un arbuste desséché semble ne pas vouloir capituler, il tient bon et s'érige fermement vers le ciel. Des touffes d'herbes blanchies, lassées de la lumière, sont accrochées à ses branches. Elles nous indiquent que le niveau d'eau n'a pas toujours été aussi bas et qu'il faut se méfier de l'eau qui dort.

Les rayons du soleil passent maintenant tout juste au-dessus de la frondaison des arbres de la rive opposée. Ils tombent en biais sur le sol. L'univers tout entier apparaît, tout ce qui n'était qu'hypothèse prend forme. Les contrastes s'élèvent, l'ombre et la lumière se disputent la matière. Un peuplier noir a cédé sous le poids des années, il est couché sur le flanc, non loin du corps du renard qui, lui, s'est étendu pour la vie. Sur l'écorce du vieil arbre, de larges sillons creusés dans la masse dessinent les méandres d'un paysage de plaine alluviale. La surface de l'eau joue les kaléidoscopes; elle s'est déchirée en des milliers de minuscules miroirs qui ondulent au gré du courant. La blancheur qui régnait jusqu'à présent laisse place à une palette de couleurs que les mots peinent à incarner; sur le tronc du peuplier, une mousse d'un vert terne rappelle les fougères détrempées sous la bruine automnale. Sur un rocher, les lichens dessinent la carte d'un territoire inconnu avec des touches de

jaune or, de vert et d'un gris pas vraiment gris. En aval, c'est un pan entier de falaise qui s'est illuminé à la lumière du jour.

Pour un peu, on se croirait seul au monde, entouré d'une nature sauvage, délesté du quotidien. On oublie que la ville n'est pas loin, que la pression guette, que tout ce qu'on a laissé derrière est caché dans un coin. Les pêcheurs, eux, sont là. Vigilants, ils espèrent. Ils veillent telles des sentinelles, des témoins protecteurs de cet univers en péril. Car ils savent; ils étaient là, déjà, quand on malmenait les rivières, qu'on les négligeait. Quand on pensait qu'elles pourraient laver nos plus sales ordures. Quand on imaginait pouvoir les maîtriser dans des canaux de béton ou des enrochements rectilignes. À vouloir s'en protéger, elles ont cessé de nous protéger.

Cécile Monnier, photographe indépendante basée à Lausanne, est lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise 2022. Elle réalisera à Fri-art une exposition immersive de photographies produites dans le cadre de sa recherche de terrain d'une année au fil des cours d'eau et à la rencontre des pêcheurs et des pêcheuses du canton de Fribourg. L'Enquête vise à donner naissance à un conte visuel fondé sur les réalités des rivières du canton, entre hier et aujourd'hui, à travers des questions liées à l'aménagement du territoire, l'agriculture, l'environnement, l'écologie et la dimension spirituelle des cours d'eau.

Enquête photographique fribourgeoise  
Kunsthalle Fri-art, Fribourg  
du 17 décembre 2022 au 5 février 2023  
vernissage vendredi 16 décembre

# La danse de la pluie

C'est ma marraine rentrant des États-Unis. Elle a mis dans sa valise deux bracelets de cheville à grelots, ils sont pour moi. J'ai 3 ou 4 ans.

#### DORA KISS

Oui, ma marraine vient de rentrer des États-Unis. Radieuse, elle m'explique ce pays, elle y a connu les gratte-ciel, les grandes avenues, les quartiers dangereux, la chaleur torride de l'été sur Central Park.

Sombre, elle me parle de vastes territoires, aujourd'hui presque déserts, sans buffles ni bisons, où deux peuples se sont affrontés. L'un qui fut oppresseur, il a presque tout pris le pays; et l'autre, opprimé.

Non, ma marraine n'a pas peur des mots, elle les forme précautionneusement dans sa bouche, pour moi qui l'écoute, admirative. Elle est si grande, ses cheveux sont si noirs. Et elle m'a rapporté des bracelets de chevilles.

C'est l'été, j'ai 3 ou 4 ans, et il fait tellement beau.

Elle me dit, ce sont des instruments faits pour la danse de la pluie. Il te viennent du peuple opprimé qui revivra par toi. Mets-les, et danse pour la pluie. Je pense, maintenant elle veut parler d'autre chose avec les parents, c'est sa manière de me dire d'aller jouer dehors, elle ne veut pas vraiment de ma danse de la pluie.

Je sors quand même, je danse comme l'enfant de 3 ou 4 ans que je suis, gesticulant, trépigant beaucoup pour que sonnent les

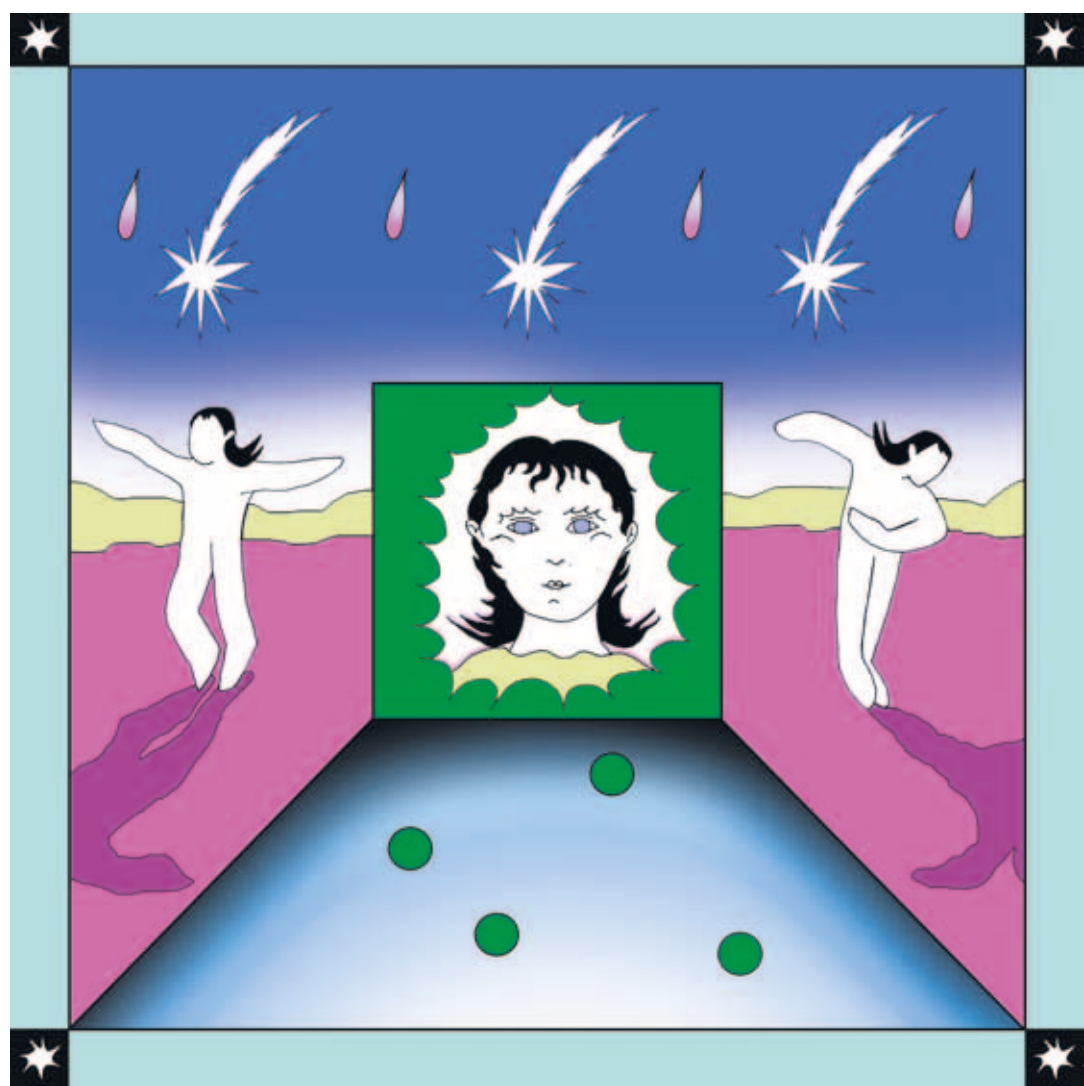
grelots. Et tout aussitôt je rentre: tu vois bien, il ne pleut pas. Raconte plutôt encore. Raconte-moi les Indiens. Mais non ce ne sont pas des Indiens. Raconte-moi les Cherokee alors, raconte leurs cheveux noirs, leurs habits, leurs maisons. Dis-moi leur danse, aussi. Ou plutôt: viens et montre-la moi, toi, la danse de la pluie.

Elle me dit, non, c'est toi qui dois danser, moi, je ne danse pas, mais je peux t'expliquer.

La danse de la pluie ne se fait pas comme ça, en rond. Ce sont les danses du feu qui se font en rond. Danse plutôt comme danse la pluie, d'un côté à l'autre de la cour, en zigzagant pour imiter non pas une, mais toutes les gouttes qui tombent. Appelle la pluie. En faisant comme ça comme ça? Oui comme ça comme ça, oui, sois très rapide, très vive, oui, comme ça, ça vient! Et n'oublie pas, si tu as des grelots aux pieds, pour autant ne les fais pas sonner tout le temps. Choisis ton moment, voilà, c'est mieux. Maintenant, on sens que tu fais une danse de la pluie.

Je pleure. C'est pas vrai. D'ailleurs il ne pleut pas. Je suis fatiguée maintenant. Et en vrai je n'aime pas danser toute seule. Et puis de toute façon, je ne suis pas Cherokee.

Aujourd'hui j'ai perdu mes bracelets de chevilles, l'été, et la pluie de mon enfance, même celle qui n'est jamais venue. Et la pluie qui tombe pour de vrai, elle le fait en trombe, droit, du glacier.



DESSIN AUD RAMOS